

Voyages en Afrique de l'art

Par Magali Lesauvage — 29 janvier 2017 à 17:16 (mis à jour à 19:06)

Au printemps, plusieurs événements mettront à l'honneur la création contemporaine africaine. Un phénomène aux facettes multiples qui confronte la France à son rapport avec le continent.



Une œuvre de Ruby Onyinechi Amanze qui sera présentée au printemps à la Galerie des galeries dans l'exposition «Le jour qui vient». Photo Sylvain Deleu. Courtesy de l'artiste et Tiwani Contemporary, Londres

A quel moment a-t-on pris acte que le détricotage des stéréotypes sur l'«art africain» était bel et bien enclenché ? Il aura sans doute fallu la Biennale de Venise de 2015, qui avait pour commissaire général le Nigérian Okwui Enwezor (par ailleurs directeur de la Haus der Kunst de Munich), et qui décerna, après la venue tardive d'une célébrité internationale, le lion d'or d'honneur au Ghanéen El Anatsui, pour désenclaver une géographie de l'art jusque-là cantonnée à un dialogue Est-Ouest.

En France, le grand succès populaire des expositions [«Beauté Congo», retraçant un siècle d'art congolais à la Fondation Cartier en 2015](#), ou [«Seydou Keïta» l'an dernier au Grand Palais](#), aura sans doute été le signal d'un phénomène nouveau d'engouement pour l'art du continent - nouveau, car Paris accumule un retard relatif dans le domaine, malgré des initiatives ponctuelles comme «Magiciens de la terre» à la Villette en 1989 ou «Africa Remix» au centre Pompidou en 2005. Afin peut-être de le rattraper, elle fera se succéder quantité de manifestations dès le printemps : la collection de l'héritier Simca Jean Pigozzi, composée par le défricheur André Magnin, sera exposée à partir d'avril à la Fondation Vuitton, et au même moment, la foire Art Paris, au Grand Palais, mettra «l'Afrique à l'honneur», avec une vingtaine de galeries du continent (sur un total de 140). Le parc de la Villette, pour sa part, accueillera un festival pluridisciplinaire «100 % Afriques», avec notamment une exposition «Afriques capitales» organisée par Simon Njami, ancien directeur artistique des Rencontres de Bamako (Mali), et la galeriste Dominique Fiat. On verra aussi une exposition, «Le jour qui vient» à la Galerie des galeries, mettre l'accent sur des artistes africains de moins de 30 ans.



«Logique de marché»

Pour Marie-Ann Yemsi, curatrice du focus Afrique de la foire Art Paris, si la reconnaissance, en France, de la vitalité artistique du continent africain a été tardive, c'est en partie dû au désintérêt des institutions françaises, tant en termes de programmation artistique que d'acquisitions : *«A la Biennale de Dakar cette année, on a vu les représentants de la Tate ou du MoMA venir en nombre. Il n'y avait quasiment personne des institutions françaises.»* De fait, le musée londonien a lancé en 2012 un comité d'acquisition d'art contemporain africain. Une démarche sur le long terme, *«porteuse de réflexion»*, selon Elise Atangana, curatrice et directrice artistique de la dernière Biennale de Kampala.

Au centre Pompidou, la vision n'est pas la même : pour Catherine David, directrice adjointe du musée national d'Art moderne, chargée de «la recherche et la mondialisation», il ne faut plus *«travailler avec ce label essentialisant de "l'Afrique" comme corpus homogène. On doit être très vigilant quant à la surdétermination qui produit non seulement des attentes de la part des spectateurs, mais aussi un "auto-exotisme" des artistes. Nous préférons aujourd'hui explorer la complexité du cosmopolitisme, le dynamisme des échanges culturels, des séquences historiques comme celle des années 50, qui ont vu des allers-retours d'artistes entre Afrique et Europe, ou encore des contextes urbains prégnants comme Lagos ou Johannesburg.»*

Pour la conservatrice, l'étiquette «art contemporain africain» correspond avant tout à *«une logique de marché»* et à une mode qui pourrait bien retomber. Et la plupart des événements du printemps prochain sont en effet fortement liés au *«fait marchand»*, comme le souligne Maureen Murphy, maître de conférence en histoire sociale et culturelle de l'art à Paris-I et spécialiste de la mondialisation. Elle analyse cette simplification : *«L'approche continentale est problématique. En réunissant des artistes selon un critère géographique, on reste dans une approche primitiviste. Il est absurde et extrêmement réducteur de mettre dans la même catégorie les artistes de la diaspora et ceux qui vivent en Afrique. La France doit déconstruire l'imaginaire et les poncifs, prendre en compte l'avancée des débats dans les sciences sociales, comme c'est le cas aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, où on a vu se développer une politique institutionnelle vers les minorités et un besoin de s'emparer des questions d'altérité et d'exotisme.»* Pour Elise Atangana, il n'en est pas autrement : *«Le succès de ces manifestations n'aura de sens que si on ne fait pas du label "art contemporain africain" un autre "world music".»*

Créer des vocations

Car l'engouement du marché est bien réel. Comme le prouve le fait que les maisons de vente Bonhams, Piasa et bientôt Sotheby's organisent des ventes spécifiques d'art contemporain africain, ou que l'artiste béninois Romuald Hazoumé, l'an dernier, expose ses sculptures de bidons dans l'espace gigantesque de la galerie Gagosian au Bourget. Sur le continent même, les foires se multiplient, avec depuis 2008 la Joburg Art Fair en tête de proue, Art X Lagos au Nigeria ou la Kenya Art Fair à Nairobi. Pour les spécialistes du marché de l'art, le phénomène s'explique par le besoin perpétuel de nouveauté du secteur : Victoria Mann, fondatrice de la foire AKAA (Also Known As Africa) qui a connu sa première édition cette année à Paris, y voit *«un marché encore abordable, qui offre l'opportunité pour des jeunes collectionneurs d'acheter les œuvres d'artistes dont la cote va monter»*. Un constat que la Franco-Bénoise



Marie-Cécile Zinsou, directrice et fondatrice de la fondation artistique du même nom au Bénin, résume de manière lapidaire : *«Nous sommes les nouveaux Chinois.»*

Depuis une vingtaine d'années pourtant, se succèdent sur le continent des manifestations hors marché de qualité croissante : de la Biennale de Dakar (Sénégal), fondée en 1990, à celle de Kampala (Ouganda), qui a connu cette année sa deuxième édition, en passant par les Rencontres de Bamako, créées en 1994, et le LagosPhoto Festival (Nigeria) ou Addis Foto Fest (Ethiopie), tous deux lancés en 2010. Des initiatives privées ont également permis la création de fondations et de centres d'art qui dynamisent localement le tissu culturel, tandis que l'engagement des pouvoirs publics reste quasi inexistant. La Fondation Zinsou, créée en 2005 à Cotonou (Bénin), a pour volonté de réintégrer l'art dans les habitudes des habitants, en particulier les jeunes, à partir notamment d'une collection d'art panafricaine et de la production d'œuvres. Bandjoun Station, fondé en 2013 au Cameroun par l'artiste Barthélémy Togo, poursuit le même but : éduquer, créer des vocations. On peut citer également l'African Artists' Foundation à Lagos, Raw Material Company à Dakar, ou la Fondation Donwahi à Abidjan (Côte-d'Ivoire). On attend, enfin, l'inauguration du premier musée d'art contemporain d'Afrique au Cap (Afrique du Sud) en septembre 2017, le Zeitz Mocaa, fondé par l'Allemand Jochen Zeitz, ancien patron de Puma.

«Fierté en marche»

Pour Marie-Cécile Zinsou, *«l'art est mis en avant dans les pays où règne la confiance, pas forcément dans les pays les plus riches. On ne crée pas des grandes collections d'art contemporain ou des fondations d'art dans des pays en guerre ou en famine. Il faut un contexte démocratique pour qu'il y ait la volonté de transmettre aux générations suivantes.»* Celui-ci favorise également la création d'écoles d'art et améliore de manière générale la condition des artistes, que l'on voit de plus en plus revenir s'installer dans leur pays d'origine après avoir suivi un cursus en Europe ou aux Etats-Unis. A cela, il faut ajouter un processus d'autonomisation de la pensée, dont témoignent des événements comme «les Ateliers de la pensée», qui se sont tenus en octobre à Dakar autour des questions de post-colonialisme, ou le forum intitulé «The Gathering» de Michael Armitage, artiste kényan installé à Londres, qui réunira une centaine d'artistes pendant trois jours à Nairobi (Kenya) en février. Le dynamisme de jeunes maisons d'édition et surtout Internet sont aussi des facteurs importants : selon Victoria Mann, *«la scène africaine est plus visible notamment grâce à la rapidité accrue des outils de communication et des réseaux sociaux comme Instagram ou Facebook»*, qui favorisent aussi l'accès aux résidences et aux bourses. Selon Marie-Cécile Zinsou, une *«fierté africaine est en marche»*, à rebours des générations précédentes marquées par un sentiment d'infériorité post-coloniale.

http://next.liberation.fr/arts/2017/01/29/voyages-en-afrique-de-l-art_1544836